Groupe de Propagande par la Brochure

Au Lecteur,

Nous estimons que la diffusion des principes libertaires, que le libre examen et la juste critique de ce qui est autour de nous ne peuvent que favoriser le développement intégral de ceux qui nous liront.

Montrer combien l'autorité est irrationnelle et immorale, la combattre sous toutes ses formes, lutter contre les préjugés, faire penser. Permettre aux hommes de s'affranchir eux-mêmes d'abord, des autres ensuite ; faire que ceux qui s'ignorent naissent à nouveau, préparer pour tous, ce qui est déjà possible pour les quelques-uns que nous sommes, une société harmonieuse d'hommes conscients, prélude d'un monde de liberté et d'amour.

Voilà notre œuvre ; elle sera l'œuvre de tous si tous veulent, animés de l'esprit de vérité et de justice, marcher à la conquête d'un meilleur devenir.

Camarades, aidez-nous, en souscrivant de nombreux abonnements à « *La Brochure Mensuelle* ».

Pour la France: un an, 12 francs; six mois, 6 francs, donnant droit à 5 ou 10 brochures par mois.

Abonnement d'essai: un exemplaire chaque mois, 3 fr. 50.

Contre un timbre de 0 fr. 50, nous expédions 3 brochures différentes à titre de spécimens.

Pour les envois de fonds, utilisez toujours le chèque postal : *Bidault-Paris*, 239-02, c'est le moins cher, le plus certain.

Renseignez-vous sur les avantages accordés aux abonnés.

Lettre Ouverte aux Travailleurs des Campagnes

Travailleurs des campagnes et travailleurs des villes

Ce n'est rien apprendre à personne que de reconnaître la différence sensible qui existe entre le travail accompli par les travailleurs des campagnes et celui auquel se livrent les travailleurs des villes. C'est surtout dans les conditions particulières dans lesquelles s'exécutent ces deux genres de travail qu'il faut chercher cette différence. D'une façon générale, petits propriétaires, ou en passe de le devenir un jour ou l'autre, — même s'ils travaillent momentanément pour le compte d'autrui, — les travailleurs des campagnes portent à leur tâche un intérêt d'autant plus vif qu'ils sont davantage indépendants.

Le paysan qui travaille pour son compte est en quelque sorte son maître ; celui qui travaille pour le compte d'un autre est bien moins astreint que l'ouvrier de fabrique à une surveillance exaspérante, tant elle est de tous les instants. Tandis que ce dernier travaille du matin au soir, ici dans d'immenses bâtiments, là dans de sombres ateliers, debout ou assis, derrière une machine, un établi ou un comptoir, l'ouvrier des campagnes, lui, œuvre au grand air, au contact des spectacles de la nature. Il est salué à son départ pour le travail par l'aurore vermeille, et les couchers de soleil flamboyants l'accompagnent à son retour.

L'ouvrier des villes, la plupart du temps, est une sorte d'automate dont le rôle finit, de plus en plus, par consister uniquement à surveiller les mouvements d'un engin mé-

canique qui confectionne telle ou telle pièce détachée, ou telle ou telle partie de pièce, invariablement la même. Le travailleur des champs reste un producteur, qui besogne rudement et auquel sont nécessaires de grandes qualités d'observation s'il veut faire rendre au sol tout ce qu'il est susceptible de produire. L'étude et l'utilisation des phénomènes météorologiques, par exemple, jouent un grand rôle dans la production agricole. De même la connaissance des différents terrains. De même encore la lutte contre les insectes déprédateurs et les mauvaises plantes de toute espèce. Que de peine n'a-t-il pas fallu déployer pour que tel terrain, telle vigne, tel arbre donne sa récolte ! Que de circonstances à combattre, que d'ennemis à juguler, à anéantir ! Combien peu — parmi les consommateurs des villes — qui se rendent au marché de leur localité un jour chaque semaine, se rendent compte de l'effort qu'il a fallu fournir pour présenter légumes et fruits en état d'être vendus. Ce sont ces peines, ces soucis, ces soins, qui font que non seulement le travailleur agricole s'intéresse à son travail, mais encore *qu'il l'aime*, qu'il l'aime à la façon dont l'artisan d'autrefois chérissait son œuvre.

Le travailleur des villes qui passe facilement d'un travail à un autre ne se sent attaché à aucun ; il accomplit machinalement ce qu'il y a à faire ; il ne ressent d'ailleurs souvent aucun goût pour son métier ; sa production lui est d'autant plus indifférente que rien ne lui revient individuellement. Peu lui importe, après tout, le fini d'exécution ou l'utilité du fragment de matière première qu'il transforme. L'intéressant pour lui, c'est de ne point être renvoyé de l'atelier ou de l'usine qui l'emploie, et de toucher son salaire au bout de la semaine, de la quinzaine ou du mois. Que chaut à l'ouvrier des villes de produire de la « camelote » du 1er janvier à la saint Sylvestre puisque son produit est anonyme ; et s'il reste pour compte

à l'industriel qui lui fournit la machine ou l'outil de production, il s'en soucie peu — n'a-t-il pas touché son salaire? D'ailleurs le fait qu'il se sait considéré par son employeur comme un simple moyen de se procurer des bénéfices ne peut guère l'amener à se préoccuper de la qualité de sa production machinale.

Il en est tout autrement du travailleur des champs auquel revient une partie, sinon la totalité de sa production, qu'il soit petit propriétaire ou, tout en travaillant comme journalier dans quelque ferme, qu'il possède un petit lopin de terre. Celui qui produit pour sa propre consommation a un intérêt primordial à ce que sa production soit de bonne qualité. De même pour celui qui cède directement, sans intermédiaire, son produit au consommateur. Même là où il y a intermédiaire, même là où le travail est fait pour le compte d'un autre, on s'intéresse davantage à un produit dont on suit, pour ainsi dire, le développement pas à pas, qu'à une production dont on ne confectionne qu'un fragment.

L'adoption générale des instruments de culture mécaniques n'aura jamais sur les travailleurs des champs la répercussion qu'elle a eue sur l'ouvrier des villes. Le labeur agricole implique une lutte trop vive, trop continuelle contre toutes sortes de circonstances qui intéressent directement la bonne venue du produit, il demande un intérêt personnel trop soutenu de la part du paysan pour que celui-ci soit jamais réduit au rôle de conducteur ou de surveillant d'un engin mécanique.

***

La terre « chose » du paysan

Toutes ces considérations expliquent, ô travailleurs des campagnes, — et on en pourrait exposer une foule d'autres, — que ni les paresseux, ni ceux qui ont la vie facile ne

soient de votre goût. Vous donnez trop votre effort, tout votre effort, pour regarder d'un bon œil celui qui s'épargne ou s'ingénie à vivre sans rien faire. Votre existence est âpre, votre labeur toujours pénible, et, à certaines époques de l'année, il est écrasant. Aussi vous n'aimez pas celui, tel selon vous, auquel l'argent arrive facilement : le boutiquier qui n'a qu'à attendre derrière son comptoir que vienne le client ou le voyageur de commerce. Lorsque vous devenez indépendants, vous, c'est à force de privations et d'années de lutte persévérante. Ceci explique votre aversion pour ceux qui gagnent leur pain en exerçant une profession libérale ; comme pour tous ceux d'ailleurs qui ne produisent pas par un effort musculaire semblable au vôtre. Il y a même là de votre part, reconnaissez-le, une étroitesse de vues difficile à justifier.

On comprend mieux que vous teniez à posséder le sol que vous cultivez. Pour l'amener au point de rendement où il en est, que d'années de labeur, de risques, d'attente patiente ! C'est une grande part de votre pensée, de votre chair, de votre sang, qui est enfouie, condensée, dans cette parcelle de terre arable que tant de fois vous avez retournée. Votre terre, ce n'est pas un outil, une machine changeant tous les jours de maître, — votre terre, c'est le prolongement de vous-mêmes, *votre* chose. Elle n'est ni au voisin, ni à l'Etat, ni à un groupement d'intérêts quelconque, elle est *vôtre*. Et c'est parce qu'elle est vôtre que vous n'avez plaint ni la sueur ni la fatigue. Oui, vous l'aimez à la façon dont un créateur aime sa création, et une mère l'enfant qu'elle a issu de ses entrailles. Voilà ce dont ont négligé de tenir compte les détracteurs de la petite propriété agricole, sans doute parce qu'ils ne connaissent rien de la vie des travailleurs ruraux.

***

Les préjugés campagnards et l'individualisme paysan

Quelles que soient vos qualités d'assiduité et d'endurance, cependant, votre caractère pris dans l'ensemble ne manque pas de côtés critiquables. L'un de ceux-ci est votre méfiance à l'égard du nouveau — de ce qui sort de la routine traditionnelle. De là un attachement démodé à des coutumes et des préjugés dont on a peine à s'expliquer la persistance.

Une étude approfondie de la survivance de la plupart de ces allures montre que vous n'êtes pas encore débarrassés des restes de la servilité à laquelle vos ancêtres étaient tenus à l'égard de leur seigneur et de son compère au spirituel : le curé. Le châtelain a bien souvent encore trop d'influence sur votre vie extérieure et le curé a l'oreille de trop d'entre vous. Peut-être qu'un ressouvenir obscur et lointain vous fait voir dans le châtelain comme le successeur des conquérants de jadis, des guerriers bardés de fer qui vous protégeaient contre les incursions des batteurs de grands chemins ; peut-être qu'un ressouvenir plus ancien encore vous fait apercevoir dans le curé l'homme capable de conjurer les bonnes ou les mauvaises influences de la nature, le mage-sorcier en un mot. Sans compter qu'il est passé dans vos mœurs d'être apparemment bien avec tout le monde — ce qui n'est jamais compromettant — surtout avec ceux qui détiennent une part quelconque d'influence ou de richesse — ce qui peut rendre service à l'occasion.

Et pourtant, malgré ces signes extérieurs, malgré le respect que vous témoignez aux favorisés du sort ou de la fortune, ceux qui vous connaissent savent que, pris individuellement, vous êtes d'une indépendance farouche et que vous haïssez quiconque fait mine d'intervenir dans votre vie privée, quiconque menace d'empiéter sur ce que vous possédez, ou de restreindre votre liberté dans un sens quelconque. Vous abhorrez les agents du fisc, vous détestez

les gendarmes et vous n'aimez pas voir le garde-champêtre vous suivre de trop près quand vous dirigez vos pas du côté de la rivière ou du bois prochain. Il y a toujours chez vous un peu du maraudeur et du braconnier. C'est instinctif. C'est parce qu'on vous y contraint que vous accomplissez votre service militaire. Vous ne payez l'impôt qu'en rechignant. L'expérience vous a appris que c'est sur vous que retombe en général la plus grosse part des charges publiques. Est-ce parce que vous êtes bien moins mobiles que les gens des villes — moins astucieux, moins au courant qu'ils le sont des stratagèmes à mettre en œuvre pour « couper à la corvée », selon une locution de caserne bien connue? Quoi qu'il en soit, le fait est là.

Pour en revenir à votre méfiance du nouveau, de ce qui tend à faire sortir de la routine, il en résulte que vous êtes moins accessibles que les travailleurs des villes, aux novateurs et aux propagandistes d'idées dites « avancées ». Cela sans vous être donné la peine de vous demander si ces idées, redoutables quand on ne les connaît point, sont aussi étrangères à votre tempérament qu'il le paraît tout d'abord. Je sais bien que vous classez le propagandiste d'idées nouvelles pour vous parmi les « rêveurs », les artistes, les poètes, les écrivains, les philosophes, les chercheurs d'une espèce ou d'une autre, toutes gens qui ignorent tout, ou presque tout, de la culture. Je sais bien que, considérés de derrière la charrue qui creuse le sillon, ces « rêveurs » vous paraissent trop piètres, bien chétifs, occupés qu'ils sont à noircir le papier ou à préparer ce qu'ils auront à dire à un quelconque auditoire. C'est un malentendu. Ceux qui savent à quoi s'en tenir n'ignorent pas que la semaille des idées est accompagnée, au point de vue intellectuel, d'une foule de difficultés et de soucis particuliers. Les idées ne rapportent pas au centuple, hélas, et ceux qui les sèment meurent le plus souvent avant d'avoir vu s'enlever la récolte.

J'ai écrit, voici quelques lignes, que c'était *extérieurement* que vous sembliez attachés à des coutumes et à des préjugés qui supportent mal un examen critique. J'entends par là tout un ensemble de chaînes et de liens légaux et moraux, religieux et laïques, de convenances et de traditions qu'il est de bon ton d'observer, lesquels finissent par constituer un poids lourd à traîner le long du chemin de la vie, déjà assez âpre à gravir par lui-même. Reste à savoir si, en votre for intime, vous êtes aussi attachés à ces règlements et à ces convenances que vous le paraissez. Par exemple, la morale de convention, n'êtes-vous pas prêts à y renoncer dès que votre instinct prend le dessus et, — condition essentielle, hélas! — dès qu'on ne vous voit pas? Les convenances?... une fois la porte fermée et, étant entendu que personne d'étranger ne vous écoute, n'êtes-vous pas d'accord avec moi que maintes d'entre elles sont absurdes et surannées? La loi? Ah! quand elle vous gêne, n'êtes-vous pas ceux qui, en eux-mêmes, regimbent et grommellent le plus fort? L'Etat, les institutions parlementaires, les hiérarchies et les combinaisons administratives, tout cela n'a guère, au fond, votre sympathie.

Donc, l'idée d'une race, d'une espèce humaine dans laquelle chacun serait libre de se conduire comme sa nature l'y pousse, comme ses réflexions le déterminent à condition de ne point gêner autrui, de ne point empiéter sur ce qu'il est et sur ce qu'il a — de ne point le contraindre à faire comme soi — cette idée-là ne vous est pas antipathique. L'idée d'une espèce humaine partagée entre une infinité d'associations, grandes ou petites, et pour toutes sortes de buts, se régissant chacune à sa guise sans qu'aucune songe à empiéter sur les autres, et toute latitude étant concédée aux familles et aux isolés entendant vivre en dehors de toute association, — cette idée-là ne vous est pas plus antipathique que la première.

Vous ne tenez pas outre mesure, autant que je sache, aux gouvernements, aux directions, aux centralisations, aux dictatures, aux tribunaux, aux prisons, à toute la complication administrative, enfin.

Je m'attends à votre réponse : ce n'est, probablement pas la première fois que vous entendez parler ainsi, et qu'en effet vous n'êtes nullement hostiles à l'existence d'un état de choses et d'un état d'esprit qui permettent à chacun de faire ce qu'il pense et juge le mieux pour vivre sa vie personnelle le plus pleinement possible, à condition de ne pas empêcher les autres de vivre à leur gré ; cela sans que l'Etat, la loi ou une autorité quelconque s'en mêle; — qu'il vous paraît équitable que chacun règle son existence comme mieux lui convient, sans souci des conventions régnantes, pourvu qu'autrui ne soit pas obligé de faire comme lui; — que vous comprenez très bien que selon son tempérament, ses réflexions, ses aspirations, on soit athée ou croyant, partisan du travail en association ou en isolé, qu'on se borne à une expérience amoureuse ou en expérimente plusieurs, successivement ou parallèlement, et ainsi de suite dans tous les domaines. Mais que, ceci admis, les propagandistes des idées qu'ils croient propres à rénover la vie sociale préconisent et proclament: ceux-ci la socialisation légale des produits et des outils de production, ceux-là la mise en commun de toute la production quelle qu'elle soit, afin que le consommateur puisse recevoir ou prendre selon ses besoins, soit que l'Etat — et c'est le socialisme — lui demande compte de son travail; soit que la Communauté — et c'est le communisme extrême — ne s'en soucie en rien ; il y a là, dans l'un comme dans l'autre système d'organisation sociale, des conditions de fonctionnement qui choquent votre conception de l'équité.

***

Qu'entendons-nous par « individualisme » ?

Cette objection n'a pas frappé que vous. Il a semblé à des esprits sincèrement épris de liberté, que la liberté individuelle était singulièrement restreinte si elle ne pouvait s'accuser dans le domaine de la production et de la consommation de la même façon qu'on peut en prévoir l'exercice dans le domaine intellectuel ou moral par exemple. Il y a, on le voit, idées avancées et idées avancées, comme il y a fagot et fagot. Pour nous, partisans de la liberté individuelle poussée jusqu'à ses **extrêmes limites** — à condition de ne pas empiéter sur la liberté d'autrui — et dans tous les domaines, la sphère de l'activité économique y comprise, nous nous différencions nettement des socialistes et des communistes en nous désignant sous le nom d'Individualistes. Nous protestons de toutes nos forces, de toute l'énergie que nous sommes capables de déployer, contre toute loi ou réglementation qui empêcherait l'être individuel de disposer en toute liberté — et en dehors de toute ingérence de l'Etat ou d'une autorité quelconque — de son effort personnel, c'est-à-dire obtenu sans l'aide d'autrui.

Qu'on nous entende bien : nous sommes, nous individualistes, tout autant que n'importe qui contre la domination de l'homme sur l'homme et l'exploitation de l'homme par l'homme, nous en sommes les irréconciliables adversaires, comme du parasitisme ; mais ce que l'individu a produit par son effort personnel, cérébral ou musculaire, sans exploiter autrui ou le faire travailler à son profit ; ce produit, nous réclamons, quel que soit le système économique qui régisse le milieu social, qu'il en *possède* la libre et entière disposition, qu'il puisse le conserver pour son usage, l'aliéner à titre gratuit, l'échanger ; en un mot, en disposer à sa guise. Nous considérons l'avoir comme la conséquence de l'être et ne pensons pas raisonnable ni

concevable la liberté d'être sans la liberté d'avoir. Nous considérons comme contraire à la dignité de l'individu tout système, tout arrangement politique ou social qui nie au travailleur la faculté de recevoir en raison de son effort. « A l'individu selon son effort » — son effort *utile* bien entendu, quel que soit le domaine où il s'accomplisse. Voilà la formule que nous opposons à toutes celles qui, sous une apparence de générosité, voilent l'exploitation organisée du travailleur par l'Etat ou l'administration socialiste ou communiste. Nous n'admettons pas que celui qui produit QUELQUE CHOSE, soit *forcé, contraint, obligé* d'assurer les besoins de celui qui ne produit RIEN. Cela nous semble une prime à la fainéantise. Nous n'admettons pas que celui qui apporte tous ses soins à obtenir un produit de qualité supérieure soit forcé, contraint, obligé de satisfaire les besoins de celui qui s'insoucie de la qualité de sa production. Nous voulons pouvoir traiter de gré à gré, producteur avec le consommateur de notre produit, en discuter avec lui la valeur, sans ingérence légale ou administrative, étant entendu que cette valeur se base sur la peine ou les difficultés nécessitées pour l'obtention du produit — son *coût de production*.

Nous comptons sur la *concurrence* entre producteurs pour empêcher cette faculté de dégénérer en une exploitation des consommateurs. Une concurrence basée surtout sur la qualité des produits et la possession par les producteurs concurrents — isolés ou associés — d'outils de production similaires, car si nous sommes *pour le produit au producteur et la concurrence dans la production*, nous sommes contre les monopoles et les privilèges et nous ne comprenons la concurrence qu'avec égalité au point de départ et même rétablissement de cette égalité en cours de route. Nous réclamons également, quel que soit le régime économique ou social, la faculté d'émettre ou faire circuler telle *valeur d'échange* représentative du montant des échanges

entre producteurs et consommateurs, ayant *cours libre* — mais non légal ni forcé — entre les intéressés ou ceux à qui il convient de s'en servir.

Qu'est le producteur sans l'outil de production (et le moyen de production par excellence, soit dit entre parenthèses, c'est la terre)? Sans l'outil de production, il est l'esclave du milieu, le serf de l'organisation sociale, le dépendant de qui — unité ou groupe — détient l'engin de travail. Voilà pourquoi, Individualistes, nous ne séparons pas la possession inaliénable de l'outil ou du moyen de production de la libre disposition du produit.

Nous ne voulons nullement empêcher que les partisans d'autres systèmes pratiquent leurs aspirations ou réalisent leurs méthodes. Nous trouvons très équitable que ceux qui le préfèrent se rallient à la théorie du fonctionnarisme social — chacun travaillant pour et salarié par l'Etat — ou à celle du communisme intégral avec son application extrême de la mise et prise au tas. A chacun de faire l'expérience qui lui paraît le mieux convenir à son tempérament. Nous ne demandons à ceux qui ne pensent pas comme nous que cette concession : que, les laissant complètement libres de propager et de vivre leur conception de la vie sociale ou individuelle, ils nous rendent la réciproque, c'est-à-dire nous laissent propager et pratiquer nos propres idées.

***

Les intellectuels

Les faibles et la solidarité volontaire

On nous a parfois objecté que nous ne sommes pas tendres pour les faibles. Il faudrait se mettre d'accord sur ce terme « les faibles »; car il y a des faibles qui ne veulent rien faire, rien tenter pour essayer de devenir des forts,

et il y a les faibles qui le sont « de nature », ou parce que réduits à l'impuissance. Les premiers ne nous intéressent pas, nous le disons franchement. A tort ou à raison, nous ne nous sentons ni sympathie ni affinités pour quiconque refuse de tenter un effort afin de se rendre sinon indépendant — rien n'est absolu — du moins quelque peu moins dépendant de l'organisation étatiste ou administrative, ne serait-ce que théoriquement.

Restent les faibles et les inaptes pour de vrai, les malades, les inhabiles, les débiles, les âgés en général — les faibles que nous aimons, les inaptes pour lesquels nous nous sentons de la sympathie — ceux qui sont l'un ou l'autre, momentanément, par suite de circonstances adverses.

Autant que nous sommes *contre la solidarité obligée, imposée, forcée*, autant nous sommes *pour la solidarité librement acceptée, consentie, pratiquée*, même si elle demandait de nous l'abandon d'une partie, fût-elle considérable, du résultat de notre production, même si elle aboutissait à la formation d'associations ayant pour but de garantir, en leur sein, la satisfaction de toutes les aspirations, de tous les besoins, de tous les désirs des coassociés.

Il nous semble de toute équité que le vieillard jouisse en paix de ses dernières années, et cela non seulement lorsqu'il lui devient impossible d'apprécier la vie ; il nous semble de toute équité que la femme qui veut être mère — et c'est à la femme qu'il appartient de décider si elle veut ou non engendrer — puisse sans souci du lendemain se consacrer à l'enfant qu'elle a porté en ses flancs... Le problème des « faibles » nous semble donc devoir être résolu par la formation de toutes sortes d'associations de garanties contre les risques de la vie, se concurrençant, formées en dehors de toute ingérence de l'Etat et alimentées par les cotisations volontaires de leurs partisans ou des intéressés.

Même alors que le système des assurances de garantie serait ignoré, nous ne voulons pas que le malade ou l'invalide soit laissé sans soins ou abandonné, comme on nous le fait dire à faux ; nous voulons que *le salaire intégral* du producteur puisse dans ce cas faire face aux aléas de l'invalidité, de la maladie, de la vieillesse, de l'éducation et de l'entretien de l'enfant.

Quant à la question des « intellectuels » — et on nous l'a présentée comme une objection sérieuse — voici comment nous la résolvons :

Ennemis de tout ce qui touche de près ou de loin à la consécration officielle, nous considérons comme une iniquité et une exploitation qu'on oblige ou contraigne quelqu'un à contribuer, à subventionner un effort qui ne l'intéresse pas. Comme nous trouvons inique qu'on force l'individu à payer un impôt pour un service public ou social qui lui indiffère. Nous voudrions que de toutes parts il surgisse des associations, volontaires, libres, composées de personnes s'intéressant à telle production intellectuelle, à telles recherches scientifiques, à tel chercheur, à tel savant, à tel artisan cérébral, à tel initiateur-éducateur, et accomplissant le nécessaire pour que créateurs et créations, ouvriers et œuvres puissent exister. Que dans ce domaine la concurrence règne comme partout ailleurs. Nous voulons choisir le maître d'école et l'enseignement qui nous plaisent le mieux et non qu'on nous les impose. Nous voulons choisir le médecin et la méthode de traitement qui nous conviennent davantage et non qu'on nous les impose. Le sculpteur, le musicien, le peintre, le romancier, le journaliste, le poète, le tragédien, dont les efforts et la production nous agréent, c'est à nous, individuellement, de faire en sorte qu'ils puissent produire sans souci trop grand du lendemain. Ou si nous ne le faisons pas, c'est qu'ils ne nous intéressent pas, et notre soi-disant appréciation de leur effort n'est que mensonge.

La valeur du produit

Assigner à un produit une valeur qui corresponde à la peine qu'il a coûté, c'est l'équité même, car il est de toute évidence que la confection plus ou moins parfaite dépend du soin qu'on y a apporté. Question de terrain et de phénomènes atmosphériques mise à part, un champ qu'on se sera donné du souci pour cultiver produira — toutes choses étant égales — davantage que celui qu'on aura négligé. Et il en est de même dans tous les domaines de la production. Et la peine qu'a coûté un produit peut s'entendre non seulement de son obtention, mais encore de tous les efforts faits pour le présenter au consommateur.

Baser la valeur d'un produit sur la peine qu'il a coûté, c'est de consommateur à producteur pratiquer la réciprocité, la base unique sur laquelle peuvent se fonder les rapports entre hommes animés de la volonté de ne léser jamais autrui. Evaluer un produit selon les efforts accomplis pour l'obtenir, cela revient à offrir pour telle utilité de consommation dont vous avez besoin, un produit ou une valeur d'échange d'autant plus avantageuse ou profitable que cette utilité est mieux conditionnée. S'il est vrai que par suite de l'inexpérience du producteur le produit ne correspond pas toujours à l'effort qu'il a coûté, il n'en est pas moins évident que par le jeu de la concurrence — une concurrence-émulation et non une concurrence sauvage — les inhabiles se trouveraient naturellement éliminés et les négligents amenés non moins naturellement à se soucier davantage de la qualité de leur production. D'ailleurs, il est à prévoir, à moins d'inaptitude maladive, que certain de produire pour son compte et garanti contre l'exploitation d'autrui ou du milieu, le producteur individuel apportera toujours plus de soin à la confection de son produit.

**

Le problème de l'association

Nous avons soulevé plus haut le problème de l'association. Nous ne prétendons pas que l'individu isolé peut produire tout ce qui est nécessaire à sa consommation et que, pour certaines productions surtout industrielles de grande envergure, force ne soit pas de recourir au travail en association. Mais nous souhaiterions que le travail en général, au lieu de tendre à s'accomplir dans les usines, dans les ateliers, en commun en un mot, tende à s'individualiser, c'est-à-dire que la possession de l'instrument de production par le producteur soit le normal et non l'exceptionnel, de même que la création ou la distribution de la force motrice à domicile. Nous savons que même alors qu'elle lui est le plus favorable, l'unité humaine laisse de son indépendance dans l'association. Cependant, puisqu'il est impossible de s'en passer, que l'association soit alors à tendance franchement individualiste, c'est-à-dire qu'elle soit conçue de telle façon que jamais l'associé ne soit placé dans un état d'infériorité à l'égard de l'association, mais que leurs rapports s'effectuent sur un pied d'égalité.

La possession par l'associé de l'outil grâce auquel il produit, obtient ou transforme la matière première ; la propriété de la partie du local où il travaille, ou des engins de production intransportables qu'il actionne ; la disposition intégrale et sans restrictions du produit de son travail, que ce soit en nature ou en telle valeur d'échange adoptée par l'association ou par lui-même qu'il la perçoive; en cas de départ, garantie d'indemnité équivalente à la propriété qu'il est obligé d'abandonner, qu'il s'agisse de sa part de locaux ou des gros engins de production ; une assurance effective contre l'absence de réciprocité entre les co-associés, voilà les grandes lignes, esquissées à très gros traits, d'une association individualiste.

C'est par l'individu qu'il faut commencer

Une autre objection faite souvent aux novateurs, aux propagandistes d'idées avancées, c'est qu'ils ne prévoient pas l'instauration d'un nouvel ordre de choses sans une révolution. Nous ne sommes pas dogmatiquement révolutionnaires, nous individualistes. Nous ne pensons pas qu'une révolution puisse amener, pas plus qu'une guerre, une véritable amélioration de la vie individuelle. En temps de révolution, les fanatiques des partis rivaux et des écoles en lutte se préoccupent surtout de s'entredominer et, pour y parvenir, se déchirent avec une violence et une haine qu'ignorent souvent des armées ennemies. Comme une guerre, une révolution peut se comparer à un accès de fièvre au cours duquel le malade se conduit tout autrement que dans son état normal. Il délire, il est en proie à une agitation constante, il n'est plus lui-même. L'accès de fièvre passé, le patient revient à son état ordinaire. Ainsi l'histoire nous montre que les révolutions ont toujours été suivies de réactions qui les ont fait dévier de leur but primitif.

C'est par l'individu qu'il faut commencer. C'est l'individu qu'il importe d'amener à concevoir la vie sous un autre angle que la grande majorité des hommes actuels. C'est d'individu à individu que doit d'abord se propager cette notion que c'est un crime de forcer quelqu'un à agir autrement qu'il le croit utile, ou avantageux, ou agréable pour sa propre conservation ou son propre développement — que ce crime soit commis par l'Etat, la loi, la majorité ou un isolé quelconque. C'est d'individu à individu que doit se communiquer l'idée de la prédominance de l'individuel sur le social. Ces conceptions doivent être le fruit de la réflexion ou la conséquence d'un tempérament qui s'étudie, non point le résultat d'une surexcitation passagère et étrangère à la nature normale de celui qui les professe.

On comprendra que nous n'apportions pas de système tout fait d'avance réglant dans ses moindres détails un milieu où l'Individu ayant le pas sur l'agrégation humaine, et ne voulant ni servir ni asservir, on ne connaîtrait ni domination du social ou de l'homme sur l'homme, ni domination de l'homme sur l'homme ou le social — ni exploitation de l'homme par l'homme ou le social, ou réciproquement — un milieu où chacun vivrait, sans autorité ni législation, la vie qui convient le mieux à son tempérament et à ses aspirations, que ce soit au point de vue intellectuel, que ce soit au point de vue moral, que ce soit au point de vue économique, sans avoir à rendre compte à qui que ce soit de ses faits et gestes, dès lors qu'il use de réciprocité à l'égard d'autrui. Il s'agit d'une orientation nouvelle et profonde des mentalités, bien plus que de l'établissement factice d'une nouvelle société. Si vous pensez que la pratique de cette tendance, de ces notions peut vous assurer davantage de bonheur, de joie, de plaisir personnel, n'hésitez pas à les faire vôtres. Puis à les propager chez ceux de vos semblables qui vous sont le plus sympathiques ; et que chacun agisse de même. Sans vous laisser décourager par un insuccès apparent. Sans vous soucier du qu'en dira-t-on. Sans vous étonner d'être traités d'étranges et d'originaux. Soyez un grain qui porte de la semence d'abord. Et cette semence, répandez-la largement partout où le sol intellectuel paraît favorable. La conscience d'avoir détruit un préjugé — un seul — chez l'un de vos semblables, de l'avoir amené à réfléchir, peut-être à orienter sa vie de tout autre manière, n'est-elle pas une satisfaction sans rivale ? (1)

(1) On prétend qu'en régime individualiste, les routes ne seraient jamais entretenues, les trains ne partiraient jamais à l'heure, les lettres ne seraient jamais distribuées, etc., chacun en faisant à sa tête. L'individualisme répond à cette sottise qu'il appartient à ceux qui se déplacent, écrivent, échangent avec des producteurs lointains de constituer des associations veillant à assurer le bon état des voies de communication et le fonctionnement régulier des transports, etc... Mais l'individualisme veut aussi que celui qui ne voyage, ni n'écrit, ni n'échange, etc., ne soit pas obligé de contribuer aux frais d'associations dont il ne retire rien.

L'attitude individualiste dans la société actuelle

Si nous ne pouvons ni ne voulons tracer le plan d'une société future, il nous est cependant possible d'indiquer dans tous les temps et dans tous les lieux, l'attitude nettement individualiste, dans le sens où nous entendons ce mot. Cette attitude se résume, pour l'individu, à se placer dans un état de méfiance et de légitime défense à l'égard de tout ce qui fait mine — mouvement d'opinion, loi, événements — de donner au Social le pas sur *l'Individuel* — au contrat imposé la prédominance sur le *contrat proposé ;* de tout ce qui tend à rendre la sujétion et l'exploitation de l'être individuel encore plus fortes — de tout ce qui vise à le rendre encore plus comptable à l'ensemble social de ses faits et gestes — de tout ce qui risque d'aboutir à lui enlever, isolé ou volontairement associé, la propriété indéniable du moyen individuel de production et la disposition pleine et entière de son produit, résultat de son effort personnel. Par contre, l'Individualiste appuiera, soutiendra tout mouvement, lequel, en dehors de toute ingérence légale, tendra ou visera à rendre, isolé ou associé, l'Individu moins dépendant du Milieu, moins comptable à l'ensemble social, intellectuellement, moralement, économiquement, dont le but sera, en un mot, de faire *prédominer* L'INDIVIDUEL *sur le Social,* L'ASSOCIATION VOLONTAIRE *sur le sociétarisme obligatoire.*

É. ARMAND



LA BROCHURE MENSUELLE

Collection 1923-1924

Bidault, 39, rue de Bretagne, Paris — Chèque Postal 239-02

		Franco
1	**« Aux Jeunes Gens ».** — **L'Ordre,** par Pierre Kropotkine	0 25
2	**La Loi et l'Autorité.** — **La Révolution sera-t-elle collectiviste ?** par Kropotkine	0 25
3	**Une conscience pendant la Guerre** (l'affaire Gaston Rolland), par Han Ryner	0 25
4	**Qu'est-ce que la Propriété?** selon P.-J. Proudhon, par Rhillon	0 25
5	**Les Capitalismes en Guerre,** 1903-1923. — **De Briey à la Rhur :** Les causes profondes ; les résultats, par Rhillon	0 25
6A	**L'Anarchie et l'Eglise,** par Elisée Reclus	0 15
6B	**A Bas Les Chefs!** — **L'Autorité et la Paresse,** par J. Dejacques	0 15
7	**Douze preuves de L'inexistence de Dieu,** par Sébastien Faure	0 15
8	**Qu'est-ce que la Propriété ?** selon P. J. Proudhon. — **La Propriété fille du travail ?** par Rhillon	0 25
9	**Tu seras végétalien!** par G. Butaud et S. Zaïkowska	0 25
10	**Le Droit d'ignorer l'Etat,** par Herbert Spencer (traduit de l'anglais, par Manuel Devaldès)	0 25
11A	**Petit Manuel d'Epictète** (choix de maximes)	0 25
11B	**Tu ne tueras point,** par Léon Tolstoï	0 25
12A	**L'Amour et la Maternité,** par la Doctoresse Madeleine Pelletier	0 10
12B	**La Morale de la Guerre déduite par ses Professionnels,** par Ermenonville	0 25
13	**Déclarations** de Georges Etiévant	0 10
14	**L'Anarchie,** par Elisée Reclus. — **Le Principe Anarchiste,** par P. Kropotkine	0 25
15	**Qu'est-ce que la Propriété ?** selon P.-J. Proudhon. — **La Propriété-Vol,** par Rhillon	0 25
16	**Pour ne pas voter.** — **Electeur, écoute,** par Sébastien Faure. — **La Grève des Electeurs,** par Octave Mirbeau. — **L'Absurdité de la Politique,** par P. Javal	0 25
17A	**L'Illusion Parlementaire,** par C.-A. Laisant, couverture de Grandjouan	0 25
17B	**L'Election du Maire de la Commune,** farce électorale, par Léonard	0 15
17C	**Le Tréteau Electoral,** farce politique et sociale, par Léonard	0 20
18	**L'Objection de Conscience devant le Service Militaire,** par Marceline Hecquet	0 20
19	**Malthus et l'Anarchisme,** par C.-L. James (traduit de l'anglais, par Manuel Devaldès	0 25
20	**Pour voir clair,** par Ermenonville	0 25
21	**La Peste Religieuse,** par Jean Most	0 25
22	**L'Art et le Peuple,** par Charles Hotz	0 25
23	**Les Crimes de Dieu,** par Sébastien Faure	0 25
24A	**L'Ame existe-t-elle ?** par Madeleine Pelletier	0 25
24B	**Les Trois Complices,** par René Chaughi	0 15
	La Collection complète (1923-1924) franco	6 60

LA BROCHURE MENSUELLE

Collection 1925-1926

Bidault, 39, rue de Bretagne, Paris — Chèque Postal 239-02

		Franco
25	**Parasitisme social. — Les Morts Glorieux,** par Lux	0 25
26	**Qu'est-ce qu'un Anarchiste ?** par E. Armand	0 25
27	**Ce que veulent les Anarchistes,** par G. Thonard	0 25
28A	**Les Endormeurs,** par Michel Bakounine	0 25
28B	**L'Esprit de Révolte,** par Pierre Kropotkine	0 25
29A	**Propos Subversifs,** par Raoul Odin	0 25
29B	**Le Militarisme,** par Domela Nieuwenhuis	0 25
30	**L'Amour libre,** par Madeleine Vernet	0 25
31	**Supplément au Voyage de Bougainville,** par Diderot	0 25
32	**L'A.B.C. du Libertaire,** par Jules Lermina	0 25
33	**La Cause Biologique et la Prévention de la Guerre,** par Manuel Devaldès	0 25
34	**A Bas les Morts,** par E. Girault. — **Le Culte de la Charogne,** par Libertad. — **Les Barbares,** par G. de la Fouchardière	0 25
35	**Amour libre et Liberté Sexuelle,** par E. Armand	0 25
36	**La Rhétorique du Peuple,** par Raoul Odin	0 25
37	**L'Evangile de l'Heure,** par Paul Berthelot	0 25
38	**Le Crépuscule des Partis,** par E. Herbert	0 25
39	**Contre le Fascisme,** par René Ghislain	0 25
40	**Le Droit à la Paresse,** par Paul Lafargue	0 25
41	**L'Instinct de Conservation. — Vive la vie!** par Lux	0 25
42A	**L'Education de Demain,** par C.-A. Laisant	0 25
42B	**Aux Femmes,** par Urbain Gohier	0 25
43	**Un précurseur anarchiste : Diogène,** par Louis Combes	0 25
44	**Les Origines de la Vie,** par F.-O. Ritz	0 25
45	**Pourquoi nous sommes Antimilitaristes ?** par E.-D. Morat	0 25
46	**A Mon Frère le Paysan, suivi de : Pourquoi nous sommes révolutionnaires,** par Elisée Reclus	0 25
47	**Jésus-Christ n'a jamais existé,** par E. Bossi	0 25
48	**Communisme et Anarchie,** par Pierre Kropotkine	0 25
	La Collection complète (1925-1926) franco	6 60

LA BROCHURE MENSUELLE

Collection 1927-1928

Bidault, 39, rue de Bretagne, Paris — Chèque Postal 239-02

		Franco
49	**Le Mariage, le Divorce et l'Union libre,** par Marestan	0 25
50	**Les Principes Humanitaristes et l'Internationale des Intellectuels,** par Eugen Relgis	0 25
51	**Parmi nos Pionniers,** par Albin	0 25
52	**Pour l'Ere du Cœur,** par Barbedette	0 25
53	**Entre Paysans,** par Errico Malatesta	0 25
54	**Evolution et Révolution,** par Elisée Reclus	0 25
55-56	**Pourquoi je ne crois plus en Dieu,** par Chapelier	0 50
57	**La Morale Anarchiste,** par Pierre Kropotkine	0 25
58	**La question Sociale,** par Sébastien Faure	0 25
59	**A la Recherche du Bonheur,** par L. Barbedette	0 25
60	**Sermon à l'intention du Soldat Pinard,** par L. Léauté	0 25
61	**Elisée Reclus,** par Han-Ryner	0 25
62A	**La Femme esclave,** par René Chaughi	0 15
62B	**Dépopulation et Civilisation,** par la Doctoresse Pelletier	0 15
63	**Le Gouvernement Représentatif,** par Kropotkine	0 25
64	**En période électorale,** par Malatesta	0 25
65	**Le Travail-Argent,** par Rhillon	0 25
66	**Patrie, Guerre, Caserne,** par Charles Albert	0 25
67-68	**L'Etat, son Rôle Historique,** par Kropotkine	0 50
69A	**Eloge de Ravachol,** par Paul Adam, suivi d'une lettre d'Elisée Reclus	0 15
69B	**Parabole du Réservoir d'eau,** par Edouard Bellamy	0 15
70	**La pluralité en amour,** par E.-A. Barnard, suivi de **La Valeur de la Chasteté,** par John R. Coryell	0 25
71	**Guerre Impérialiste et Guerre de Classe,** par Renard, suivi de **Militarisme,** par Lux	0 25
72	**Le Règne de l'Envie,** par Barbedette	0 25
	La Collection Complète (1927-1928) franco	6 60

LA BROCHURE MENSUELLE

Collection 1929

Bidault, 39, rue de Bretagne, Paris — Chèque Postal 239-02

		Franco
73	**Arguments Anarchistes,** par A. Beaure	0 25
74	**Anarchisme et Coopération,** par G. Bastien	0 25
75	**Travail et Capital,** par Lux, suivi de **Homme libre, Policiers, Magistrats,** par Levieux	0 25
76	**La Stagnation de l'Anarchie, ses Causes, ses Conséquences,** par Trencoserp	0 25
77	**Un livre de Paix : « La biologie de la Guerre »,** de G.-F. Nicolaï, par Eugen Relgis	0 25
78	**Albin, publiciste, poète, critique, dessinateur (1888-1929),** par Léo Claude	0 25
79-80	**L'Anarchie,** par Errico Malatesta	0 25
81-82	**La Liberté Individuelle,** par Rothen	0 50
83	**Par delà l'Intérêt,** par Barbedette	0 50
84	**Les Prisons,** par Pierre Kropotkine	0 25
	La Collection complète (1923-24-25-26-27-28-29) franco recommandé	21 60

Compte chèque postal Paris 239.02.

Imp. spéc. de la Brochure Mensuelle, 39, r. de Bretagne, PARIS-3e

Le Gérant : TOUTAN.

Numéro 88 — Avril 1930

LA BROCHURE MENSUELLE

PARAIT LE 15 DE CHAQUE MOIS

Rédaction et Administration : BIDAULT, 39, Rue de Bretagne, Paris-3e

Tél. Archives 65-24 — Compte Chèques Postaux 239-02

E. ARMAND

Lettre Ouverte aux Travailleurs des Campagnes

EDITIONS DU

Groupe de Propagande par la Brochure

En dépôt : *LIBRAIRIE DES VULGARISATIONS*

Sociales, Scientifiques, Littéraires

39, Rue de Bretagne — Paris-3e